

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GNIAFF



Abonnements

Un an, 6 francs.

6 mo.s, 3 francs.

3 mois, 1 franc 50.

Un numéro paraît tous les dimanches

Bureaux : 120, Rue Lafayette, Paris.

Frasques de Morveux.

Le Boulangisme étant bougrement à la baisse, les jean-foutres de la haute se sont dit « faut inventer un nouveau fourbi pour faire perdre le fil au populo. »

Du temps que les pauvres bougres s'emballent derrière un jean-fesse quelconque, ils oublient les saloperies de l'existence. De la roserie des patrons, de la pingrerie des proprios, il n'en est plus question, nom de dieu ! Ils oublient que le turbin est rare, que le pain est dur à gagner et ne pouvant remplir leurs boyaux qui crient famine, au lieu de rouspéter carrément, ils serrent la boucle d'un cran.

Des questions sociales : du droit à la croustille, à la piaule et aux frusques, on n'en parle pas plus que dans la lune.

Grâce à Boulanger, cette folie a duré trois ans dans notre pauvre patelin. Aujourd'hui, enne, i, ni, c'est fini ! La Boulange, trop foireuse est dans le sciau ; le populo ne coupe plus dans ses boniments. Tous les sales chameaux qui s'étaient foutus là-dedans, voyant que ça ne mène à rien tirent à cul.

Donc, pour embobiner le populo fallait autre chose. « Mais quoi inventer ? » se disaient les sales fripouilles. — « Quel est le trompe la faim, que je m'en vais faire gober à la vile multitude ? » ronchonait Constans-Crapule.

C'est de Suisse qu'a rapliqué le sauveur des richards. Les rosses qui la font au radicalisme ou à l'opportunisme, ne sont que des orléanistes déteints. Sous Badingue, ils ont baisé le cul à toute la haute chamellerie louis-philippiste et trouvaient que ça avait l'odeur du lys presque frais.

« Mais les Orléans y en a plus ! » qu'ils se disaient. — Bast, cette sale graine est aussi dure à la crevaison que la vermine. Le gaga qui se fait appeler Comte de Paris a fait faire un fils à sa femelle, — le crapouillard a eu vingt-et-un ans la semaine dernière.

« Vingt-et-un ans, c'est l'âge de casser des vitres, qui qui sait que j'existe ? Personne !... un peu de chabonais me fera du bien... Mais quoi foutre ?... Monter en haut de la tour Eiffel ?... Heu, les ascenseurs sont pas solides... Y a trop de danger à retourner chez les Zoulous, l'autre y a crevé... Kokoriko ! j'ai trouvé !... Je vas réclamer au nom de l'égalité française mes trois ans de troubade !... » Et illico, fier comme un poisson qui a trouvé un siflet, il se fout dans un compartiment de première et raplique faire ses épates à Paris.

« Le cheval noir de Boulanger, toute la panacherie et les dorures du général ont préparé la venue du roy, — de même que Jean-Baptiste a préparé la venue de Jésus. Donc j'arrive, qu'on me déguise en troubade !... » Et le voilà qui se fout à débiter un tas de gnoleries sur l'égalité et autres couillonades

républicaines. Ça frime bien dans la gueule d'un prince toutes ces fariboles !

Si les tristes merles du gouvernement avaient été des républicains pour de vrai (de simples républicains gobant que la fooôrme républicaine sans une miette de bricheton, c'est le bonheur pour le populo), ils auraient foutu le grappin sur le jeune morveux, auraient mis bas sa culotte, et armés d'un chouette flingot, lui auraient collé une bonne charge de plomb dans les fesses. Histoire de rappeler à ce crapouillard ce que ses cochons de pères et de grands-pères faisaient souffrir aux nôtres, pour s'amuser.

Mais non de dieu, y a rien de fait ! Ces chameaux là sont républicains, parce que pour l'instant ça fout dans leur profonde quantité de braise. La république pour eux, c'est l'assiette au beurre et rien de plus !

Que demain l'assiette au beurre change d'étiquette, qu'elle s'appelle monarchie au lieu de république, ils s'en foutront autant que le Père Peinard de la croix d'honneur, — à la condition turellement qu'ils aient l'assiette entre les pattes, et qu'ils continuent à nous ronger à gueule que veux-tu !

Un emmerdoir pour eux, c'est que le populo commence à avoir archi-soupé de leur fiole. En roublardes charognes qu'ils sont, ils ne sont pas fâchés de lui foutre dans les jambes une espèce de synapisme rigolot qui, selon eux, doit servir de dérivatif à toutes les questions sociales.

Pour lors, au lieu d'accueillir le morveux comme auraient dû le faire de vrais républicains, ils ont fait les larbins et lui ont envoyé du *prince* et du *monseigneur* à tire-larigot. Ils lui ont meublé une chouette prison et au lieu de coups de triques lui foutent des asperges par la gueule.

Tout ça, nom de dieu, dans un seul but : faire assavoir à toutes les niguedouilles de France et de Navarre qu'il existe encore un crapouillard de race royale.

Ah, mille pétards, nous n'en sortirons donc pas des cochonneries gouvernementales ? Les richards nous pinceront-ils toujours avec leurs boniments infects ?

Les races royales, tonnerre, faut les foutre dans cent pieds de merde, pour le moins ! Y a pas plus de pitié à avoir pour ces animaux que pour les vipères ou les loups.

Le petit trou du cul qui fait tant parler de lui pour le moment a des envies de recommencer la besogne de ses aïeux. — Prends garde, animal ! Un de ces quatre matins quelque zigue à poil te donnera le coup du lapin, — car foutre de foutre, le populo n'est pas d'avis de se laisser planter un nouveau maître !

IL FAUT BOUFFER !

Près de Versailles, il y a une commune qui s'appelle Plaisir, turellement les pauvres bougres y sont malheureux comme partout.

A preuve, nom de dieu, qu'on vient d'y dégotter au pied d'un silo de betteraves la carcasse d'un mistouffier, qui, épuisé de faim et de fatigue s'était arrêté pour ne plus se relever.

Un trimardeur que ce pauvre bougre ; le baluchon sur l'épaule il avait rodailé à droite et à gauche pour dégotter du turbin dans une imprimerie. Mais foutre, le métier de typo devient dur comme tous les autres, on y creve de faim comme dans tous les métiers, nom de dieu !

Mille bombes, le nombre des victimes des richards et des patrons est incalculable ! Faudrait un canard grand comme un drap de lit pour écrire toutes les misères du populo.

Mais foutre, ce qui rend triste le Père Peinard c'est de voir qu'il y a encore des pauvres bougres assez gourdiflots pour se laisser mourir bêtement, sans même essayer de se rebiffer contre les crapules qui les assassinent.

Mais voilà, sacré pétard, y a les blagues bourgeoises dont on nous a bourré la caboche aux uns et aux autres. De telle façon qu'on gobe que la panse d'un riche est plus sacrée que celle d'un pauvre bougre.

C'est ce sale préjugé qui a empêché le type en question de lutter contre la mistoufle en cherchant à dégotter son nécessaire chez les richards qui ont trop de tout.

C'est pas la peur des gendarmes, il ne risquait rien, attendu que rien ne pouvait le sauver.

Les déchards couvrent les routes. Ils sont nombreux, nombreux ! s'ils voulaient ils n'auraient qu'à souffler pour foutre en l'air les exploiters et leurs lèche-culs.

S'ils ne le font pas c'est qu'on leur a seriné que le prolo qui bouffe à sa faim et liche à sa soif est un voleur.

Ce sacré mot leur fout le trac, nom d'une bombe ! Ils ne voient pas les malheureux, que le voleur c'est pas celui qui mange quand il a faim, mais bien les cochons de richards qui accaparent et empilent de quoi donner à bouffer à des centaines et à des mille de purotins.

Chacun doit prendre sur la terre ce dont il a besoin ; les crapules qui empêchent ça voilà les voleurs, nom de dieu !

Je rabache ces machines là assez souvent foutre, mais faut toujours y revenir.

On n'est pas voleur parce qu'on respire de l'air tant qu'on veut, ou bien parce qu'on se paie du sirop de grenouille à s'en foutre des coliques. Il doit en être de toutes les autres choses nécessaires à notre existence comme de l'eau et de l'air. Chacun a droit de prendre ce dont il a besoin, sans demander la permission à personne.

C'est pas pour des prunes que nous sommes percés par les deux bouts. Y a jamais de gouvernement qui a voulu nous interdire de nous vider, — je ne vois pas nom de dieu, quel droit il a à nous empêcher de nous emplir!

A PROPOS DE CHIOTTES

L'autre nuit je roupillais ferme, quand un potin du diable vient me secouer dans mon pieu. Ce que j'en ai machonné des nom de dieu de nom de dieu!

Y avait de quoi, tonnerre! Imaginez-là, à deux pas, juste sous la fenêtre comme qui dirait dans la piaule, un trimballement épastrouillant de ferrailles, avec accompagnement de sabots claquant sur le pavé comme des castagnettes.

Aux trois quarts endormi je ronchonnais. « Bougres de rosses, qu'est ce qu'ils foutent les cochons?... Ils veulent démolir la boîte, c'est sûr!... »

Les minutes se passaient longues 'comme des heures et je ronchonnais toujours. Crac, un moment de silence. J'allais faire « ouf! » mais macache bono, voilà une sacré mécanique à vapeur qui se fout à chanter: flou, flou flou, flou!...

« Cré nom de dieu, c'est les chiottes qu'on vide!... »

J'avais compris! Grâce à une sacrée odeur qui n'avait rien de la violette, et dont je venais de prendre avec mon pif, bougrement plus qu'avec une pelle.

La mère Peinard en poussait des soupirs... Quoi foutre? Se boucher le nez, tâcher de pioncer, et se dire philosophi-

buement « qui dort dine! » Pour lors, j'ai fermé consciencieusement mes quinquets...

Mais mille bombes, l'odeur montait toujours; j'en avais la caboche pleine, aussi lourde que si j'avais liché trente-six choppottes.

Je ne savais plus au juste ce que je devenais, quand un des vidangeurs, aussi long que la Tour Eiffel et ressemblant bougrement à Constans, vient chahuter sur mes abattis. Il se fout à genoux sur mon ventre et son tuyau dans les pattes me dit: « Ouvre le bec, tu vas têter une goutte... »

J'ai voulu rouspéter, me rebiffer, mais y avait pas mèche; il me tenait bien le cochon, il m'avait magnétisé!

« Tiens, Père Peinard, je ne serai pas rosse. Réponds à ma question et je te laisse quitte.. Tu as toujours la gueule pleine de la Sociale. A t'entendre, une fois les richards, les gouvernants et toute la fripouillerie de la haute, foutus dans mes tonneaux, le populo sera bougrement heureux... Chacun turbinera à sa fantaisie, choisira la besogne qui le bottera, tout marchera comme sur des roulettes.

« Or, après le grand chambardement, on remplira les chiottes, tout comme aujourd'hui, — qui donc consentira à les vider? Qui donc voudra, sans y être forcé et sans avoir l'espoir d'une grosse paye, farfouiller dans la marchandise?... »

Ah, foutre! Le cochon me posait là une sacrée question, quoi lui répondre?

« Bah! ça se passera comme en Amérique. Là-bas le nettoyage se fait très proprement... »

— Y a rien de fait, rebiffe Constans, si c'est là le fond de ton sac, ouvre le bec et tête la goutte... »

Et le gros tuyau s'avancait! Et déjà je sentais dans mes tripes dégouliner toute cette dégoutation... Pouah!... Ma caboche se torturait pour dégotter une réponse. Tout d'un coup quelque chose me revient,, je me vois sauvé!

« Ecoute, Constans, que je fais, t'as été en Espagne marchand de pompes à merde, et même tes pompes avaient ce côté rigolbochard quelles pouvaient servir à vider les chiottes

ou à remplir les carafes d'eau fraîche. Des pompes à tout faire, quoi! — Donc tu es à la coule, tu connais le fourbi... Eh bien, Constans de mon cul, j'ai pigé une chouette invention dans un canard bourgeois.

« Un savant a dégotté un truc pour nettoyer les chiottes.

C'est un truc électrique, et il est pratique, à preuve qu'il a été essayé au Havre, je crois: on fait passer dans la fosse de l'électricité et illico il se produit une chose épatante.

Toute la cochonnerie qui était là dedans est transformée; l'odeur disparaît, ça se clarifie et c'est pas plus dégueulasse à trifouiller que de la terre mouillée.

« Hein, voilà un miracle plus épatant que celui de Jésus aux noces de Cana!

« Donc après la Sociale on généralisera ce truc; on videra les tinettes proprement, sans puanteurs... cette terre servira de fumier... »

— Cochon de Père Peinard il a réponse à tout! » Constans venait de perdre la partie. Sans plus tarder il s'est effondré comme un paquet de linge sale... Les tuyaux, la puanteur, tout avait disparu...

J'étais bougrement content, nom de dieu! Aussi tout esquiné de la sacrée histoire qui venait de m'arriver j'ai repris ma roupillade interrompue.

GUILLAUME LE TEIGNEUX SOCIALO.

Où diable le socialisme va-t-il se nicher! En voilà une bonne blague qui nous arrive d'Allemagne.

L'empereur Guillaume le Teigneux s'est fait socialo. Faut pourtant pas croire qu'un de ces jours ce pignouf va demander que je lui cède mon échoppe, ayant des intentions de se foutre gniaff et de battre la semelle comme bibi, — pour ça non!

Ah, nom de dieu, t'es pas à la hauteur! T'en es encore mon vieux, au socialisme chrétien — à la charité, quoi! — et non

à l'Egalité. Et tu ne sortiras jamais de là, car la propriété individuelle où il t'est défendu de toucher t'en empêche.

Oui, ce greluchon d'empereur va nous faire concurrence; faut-il qu'il soit assez dans la mélasse!

Car les aminches, s'il en est arrivé là, ce n'est pas par amour pour les ouvriers, les purotins, — foutre non! c'est tout bêtement parce qu'il se sent menacé, débordé par les idées nouvelles de socialisme et de justice.

Ce jésuite couronné ne veut ni plus ni moins que faire perdre au populo la bonne voie, celle du chambardement général. Pour ça il veut nous faire avaler une sale ragougnasse qui n'aurait de socialiste que le nom: l'ouvrier serait protégé, aidé, ramassé dans des hôpitaux, collé dans des maisons de vieillards. Les richards, de loups devenus agneaux, abouleraient quelques liards de plus aux pauvres.

Il n'en faut pas nom de dieu, de cette réforme-là! Ce que nous voulons, c'est l'Egalité pour de vraie. Et tout d'abord que la Terre qui nous a fait tous pousser, et qui produit tout, ne soit plus dans les griffes de quelques gros proprios, mais qu'elle devienne une chose commune comme les grandes routes.

Si tu as tenté ce coup sacré feignasse, c'est que probablement tu as déjà dans ta manche tous les sales types du socialisme légal en Allemagne; tu les a achetés, hein, — comme sont vendus ici les Joffrin et compagnie.

Ou si tu ne les a pas achetés, c'est que tu les trouves assez ramollots, assez pareils à toi-même, pour ne pouvoir te gêner dans le sale coup que tu mijotes.

Heureusement, nom de dieu, que ça ne suffit pas. Dans tous les patelins le populo comprend ses véritables intérêts. Il sait que la propriété est un vol, que tous les privilèges des riches, des aristos comme toi, sont des choses abominables.

De l'aumône n'en faut plus, mille pétards! C'est le droit à la croustille qu'il nous faut, — c'est pourquoi Guillaume le Teigneux, tu en seras pour tes boniments!

* *

Ce déguisé de carnaval a demandé, pour la frime sans

doute, aux autres gouvernements de se réunir en Congrès pour régler les heures de turbin et autres blagues de même calibre.

Ils savent bien ces gaillards que tout ça n'aboutira pas mais il espèrent que ça amusera de longues années le populo.

Ils savent aussi que si les ouvriers ne faisaient que sept heures de turbin par jour, la misère générale n'en serait pas diminuée, on se serrerait le ventre en conséquence, et voilà tout!

Car en fin de compte, nom de dieu, il faut toujours nourrir, entretenir les proprios et pourvoir à tous leurs plaisirs. Ils sont les maîtres de la terre, des usines de tout, et en admettant qu'avec le système de Guillaume le Teigneux, ils soient forcés de nous payer 50 francs de salaire par jour, ils s'arrangeraient pour nous vendre une pomme de terre cent sous.

Donc y a pas à tortiller! Rien de fait sans la prise de possession de la terre par le populo. Tout le reste est de la foutaise; — et j'en suis sûr les copains allemands ne couperont pas dans le bateau du socialisme d'Etat.

Mais je suis content tout de même que la question sociale soit ainsi posée et discutée partout. C'est un progrès, nom de dieu! Guillaume a levé un lièvre qui le mènera plus loin qu'il ne croit.

Nos idées sont justes, sacré pétard, nous finirons par avoir raison!

LE BONHEUR DES PATRONS

Ouvrons l'œil, nom de dieu, car les richards se démènent bougrement pour nous foutre la tête à l'envers. Ils sentent que les ouvriers ne se laissent plus mener comme des couillons par le bout du nez; ils ont le trac que tout leur pète dans les mains.

Pour se faire bien venir du populo ils se donnent des faux airs de socialos et s'emmanchent dans la fondation d'un tas de sociétés plus menteuses les unes que les autres.

Il en pleut de ces garces de sociétés, mille bombes! Société de prévoyance par ci, société d'aide par là... C'est comme les hannetons à la saison.

Le truc est pas bête, quoiqu'il soit bougrement connu et appliqué, (par Guillaume le Teigneux entre autres.)

Mais nom de dieu, la société la plus rigolboche que j'ai encore vue, est bien celle que viennent de fonder à Agen une flopée de bourgeois républicains des plus ventrus.

Ils veulent enrôler dans la société du *Bonheur des patrons* tous les apprentis, ouvriers et employés, afin de mieux les tenir dans leurs pattes. Le but qu'ils se proposent est d'abrutir la jeunesse, de fabriquer de bons ouvriers bien lèche-culs et des employés bien cafards.

Les pauvres types qui auront bûché comme des sourds, se seront esquiné le tempérament au profit des singes et leur auront donné un plein sac de « satisfactions, » ceux-là recevront en récompense, au bout de l'année une médaille en cuir bouilli.

Très roublards, les chameaux de la Société vont faire imprimer des petits livres, qui seront un second livret et turlèlement un fil de plus à la patte des copains. Après tout un tas de gnoleries, plus bêtes les unes que les autres, y aura à la fin du livret un paquet de pages blanches où les patrons inscriront leurs saloperies.

En outre, comme tous les apprentis sont tous des paniers percés, menant une vie de patachons et dépensant avec des femmes tout l'argent qu'ils gagnent, la « société » veillera à leur fourrer des idées d'économie dans la cafetière. On les « encouragera » à avoir un livret de la caisse d'épargne et on aura raison, nom de dieu!

Attendu que chacun sait que si Jésus-Christ, quand il était apprenti chez Joseph, avait foutu deux ronds à la caisse d'épargne de Jérusalem, ces deux ronds auraient fait des petits et au jour d'aujourd'hui mon Jésus-Christ serait millionnaire et il ferait la pige à Rosthschild le roi des Grinches.

Malheureusement pour lui la société du *Bonheur des patrons*

n'existait pas encore et il a mal tourné. Mon Jésus-Christ a eu de mauvaises fréquentations, il s'est foutu sur le trimard avec un tas de marloupiers galiléens. Dame, il est arrivé ce qui devait arriver ! Il a tellement fait de frasques qu'un beau jour les sergots l'ont collé au violon, les enjuponnés l'ont condamné et le pauvre bougre a fini... place de la Roquette.

«... Jeunes gens de la ville d'Agen que la vie dégoutante de cet homme vous serve d'exemple; adhérez à la société du *Bonheur des patrons*, et... ne lisez pas le Père Peinard, c'est le commencement de la perdition. »

COUPS DE TRANCHET

Le chouette conscrit de Dijon, Mertz avait écoppé de cinq jours de prison. Les enjuponnés ont trouvé que c'était pas assez cher.

Par un coup de leur façon ils ont fait repasser le zigue en jugement et ont ajouté un mois aux cinq jours qu'il avait déjà à tirer.

Qu'on vienne encore nous dire, nom de dieu, que la justice est faite pour les chiens !

*
* *

Le premier numéro du *Bandit du Nord* vient de paraître à Roubaix. Il commence bien et fout une belle dégelée à toute la clique patronale.

Hardi, nom de dieu ! Cognez dur les copains et qu'il ne vous arrive pas d'avaro en route.

L'adresse de ce canard bougrement à la hauteur est, 21, rue de Fourcroy, à Roubaix (Nord).

*
* *

Quelle chierie, nom de dieu que cette affaire Gouffé ! Tous les quotidiens en sont pleins; chaque matin ils nous rasent avec leur Eyraud et cette petite chamelle de Gabrielle Bompard.

Y a de la préfectance dans ce débordement de détails, ça me rappelle bougrement l'affaire Troppmann.

Pendant qu'on fait avaler au populo un tas d'histoires sur l'assassinat d'un salop comme Gouffé, les fripouilles de la haute en profitent pour fricoter à leur aise.

Tas de moules que nous sommes, nous sommes grugés et nous n'y voyons que du feu !

*
* *

Le grand fiasco des cuivres revient sur l'eau. C'est bougrement tard nom de dieu !

Il y a des mois et des mois que les gros bandits de la finance ont ruiné et assassiné des milliers de pauvres bougres. n'empêche qu'ils se sont toujours balladés en liberté.

Par exemple gare à celui qui choppe un pain de quatre livres, on ne le ménage pas, nom de dieu !

Pourtant c'est tellement visible que le coup des cuivres a été une volerie et un accaparement que les roublards du gouvernement ont voulu donner un semblant de satisfaction à l'opinion du populo.

Après des magnés et des magnés trois ou quatre des financiers les moins compromis vont passer en correctionnelle.

Mais y a pas d'erreur, on ne leur fera pas de bobo, foutre !

INVASION DE GARCES

La France est couverte de couvents, nom de dieu. Partout ou les bonnes sœurs peuvent s'amarrer, elles ne ratent pas le coup, — c'est pire que le phyloxerra.

Elles rapliquent dans un village, leurs robes trouées, la mine bien basse et se font petiotes pour se faire accepter. Elles ne se sentent pas chez elle et tâchent de ne pas se foutre le populo à dos.

Elles ne sont pas riches et s'installent à la bonne franquette.

« Que viennent-elles foutre, les chameaux ? » disent les obns bougres qui sont à l'œil.

« Mauvaises langues que vous êtes, répliquent les commères, c'est des femmes du bon dieu. Elles iront au ciel droit comme un i. Elles vont apprendre à lire aux gosselines, soigner les malades, faire la charité... »

Coupez dans le panneau, pauvres couillons ! Les années se passent, les sœurs se requinquent ; leurs bas de laine se remplissent et elles en profitent pour acheter des maisons, des champs, des vignes, des bois.

Passez dix ans après l'installation dans le village, de ces sangsues, et demandez à un gas « à qui ce beau champ ? à qui cette chouette vigne?... » il vous répond « c'est au couvent... »

Les sacrés vaches ont accaparé la moitié des plus belles terres de l'endroit. Et nom de dieu, si elles se contentaient de ça, y aurait que demi mal ! Mais foutre elles font bien d'autres ravages.

Elles prennent les gosses et pervertissent leur esprit ; elles leur apprennent à respecter les curés, les richards, les proprios, et les habituent à se résigner comme des agneaux, malgré la misère.

Ouvrez l'œil, les copains de la campluche ! c'est vous qui les cultivez ces belles terres, vous vous esquintez le tempérament à les faire produire. — Pourquoi diable d'autres que vous profitent-ils de la récolte ?

Au jour de la Sociale, j'espère bien nom de dieu, que vous serez assez marioles pour foutre ordre à ça, et rendre à la Commune les biens barbottés par les garces du bon dieu.

(14) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

En réalité, Dugourdeau, très allumé comme tous ceux qui se mettent à faire l'amour à cinquante ans, songeait déjà au moyen d'emmener la petite à Concarneau sans que cela fit

trop de potin, les bourgeois de province étant aussi paillards que ceux de Pantin mais encore plus bégueules et hypocrites.

Trois ou quatre jours se passèrent d'une façon très chouette, mon type avait presque oublié sa succession.

Un soir, qu'il se carrait au bras d'Henriette, sur le boulevard des Italiens, il se trouva nez à nez avec un gros homme habillé à la dernière mode et sur la poitrine duquel s'étaient étalés les rubans de chevalier de la Légion d'honneur et d'officier d'académie.

— Tiens Dugourdeau !

— Tiens Cambriol !

Mon type venait de reconnaître un compatriote parti depuis belles années pour Pantin où il avait débuté dans le journalisme intransigeant. Après avoir affiché des opinions cramoisies, comme la trogne à Freppel, Cambriol à l'opposé dudit prélat, avait foutu de la lance dans son piccolo et s'était rallié insensiblement au pouvoir qu'il combattait jadis avec une frénésie épileptique. Résultat, il était décoré et gagnait vingt-mille balles par an.

Après les salamalecs d'usage, Cambriol, Dugourdeau et Henriette s'attablèrent à la terrasse d'un café.

— Oui mon cher, disait le journaliste avec suffisance, tandis que Dugourdeau l'écoutait bouche bée, c'est comme ça : c'est nous qui faisons marcher le pays et tenons les rênes de la politique tandis que les jobards n'y voient que du feu. Ainsi je puis vous assurer qu'aux prochaines élections chez vous, Homais passera comme candidat officiel avec trois mille de voix de majorité.

— Homais député !

— Parbleu croyez-vous qu'il cherche autre chose depuis cinq ans qu'il inonde de sa prose les journaux du département et fait intriguer auprès des politiciens influents ?

— Mais il a des idées épouvantablement radicales.

— Bah ! dit Cambriol en haussant les épaules, il fera comme tant d'autres il y mettra une sourdine.

— Oh ! c'est moi qui voudrais bien voir une séance de la

Chambre, exclama Henriette, une belle séance où l'on se dispute beaucoup.

Cambriol à qui la gonzesse avait tapé dans l'œil saisit la balle au bond.

Rien n'est plus facile, madame, dégoisa-t-il, laissez-moi faire et je vous promets de vous faire assister à une séance des plus curieuses.

Deux jours après, Dugourdeau et la jeune femme assistaient en effet à une comédie à l'Aquarium en compagnie de Cambriol qui leur désignait les personnages :

— Vous voyez ce chevelu qui fait des effets de torse, c'est Clovis Hugues ; à côté, c'est Madier-Montjau qui dort sur son banc. Au bas de l'hémicycle, ce gilet jaune, c'est Clémenceau qui serre la main à Ferry.

— Comment ! balbutia Dugourdeau, je croyais qu'ils étaient ennemis mortels...

— Naïf ! Il faut bien qu'il y ait une opposition tapant sur les ministres pour contenter le peuple et lui faire prendre patience. Ça fait partie du système parlementaire ; mais, au fond, pourquoi diable voulez-vous que ces braves députés qui dinent les uns chez les autres et se rendent une foule de petits services aillent se manger le nez ?

Attention ! voici un radical qui va interpeller le ministère.

Et Dugourdeau, à sa grande surprise, reconnut les deux types qu'il avait entrevus chez Brébant le soir de son arrivée à Pantin.

(A suivre).

PETITE POSTE. — G. Valence. — W. Flixecourt. — U. Revest. — C. Avignon. — B. Arest. — C. Grenoble. — B. Bruxelles. — M. Béziers. — M. Terrenoire. — L. Cette. — B. Azay. — J. Lyon. — D. Revin. — F. Amiens. — V. Roubaix. — J. Reims. — Reçu galette, merci. — S. Cette. — Adresse tes lettres à Faure au Comptoir National de Crédit, 14, rue de Hanovre, Paris, elles lui parviendront.

L'imprimeur-Gérant, WEILL,
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.

Bons bougres, lisez tous les dimanches :

LE PÈRE PEINARD

Sous ce titre, chaque semaine le gniaff-journaliste publie ses réflexions ou il ne mâche pas leurs vérités aux jean-foutres de gouvernants et de patrons.

Le numéro contient seize pages de tartines et coûte **DEUX RONDS**.

VENTE EN GROS POUR PARIS, 11, R. DU CROISSANT

Les abonnements partent du premier de chaque mois.

France : un an, 6 fr., — six mois, 3 fr., — trois mois, 1 fr. 50. — Extérieur : un an, 8 fr., — six mois, 4 fr., — trois mois, 2 fr.

Adresser toutes les correspondances concernant le **PÈRE PEINARD** au nom de l'Administrateur, 120, rue Lafayette.

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste
Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe anarchiste
Hebdomadaire — 5 centimes le numéro.

CHANSONS AVEC MUSIQUE

Le Père Peinard au populo. — Le chant des Peinards. — La mort d'un brave. — Faut plus de gouvernement — Y a rien de changé. — Le droit à l'existence. — L'Internationale.

Deux ronds, chaque. — Adresser les demandes à Brunel, 30, rue Saint-Denis ou au Père Peinard.

WEIL, Imp. spécial, du *Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris.